

ELDORADAHO

Une expédition graphique, vers l'Eden, avec Etienne Daho

(par Fred Le Falher, prof d'arts appliqués au lycée St-Géraud d'Aurillac)

Le 21 novembre 2019, le « Eden Tour » d'Etienne Daho s'arrête à la Coopérative de Mai (Clermont-Fd). Une trentaine d'élèves du lycée St-Géraud d'Aurillac, inscrits en formation professionnelle dans les métiers du graphisme, ont rendez-vous avec le chanteur pour lui présenter le fruit de trois mois de travail : un coffret de 15 sérigraphies, un vidéo-clip et l'affiche-souvenir du concert clermontois. Récit d'un projet exaltant, mené tambour battant dans le cadre du dispositif de jumelage signé entre le lycée et la Coopé, et achevé en beauté par une rencontre et un concert riches en émotion.

Au commencement

« Cet après-midi j'ai rencontré les élèves d'un lycée... Le Lycée St-Géraud d'Aurillac... Ils ont fait un travail absolument incroyable... Vraiment ça m'a vachement touché... Et je voulais leur dédier ce concert. » Quand Etienne Daho annonce ça sur la grande scène de la Coopé, le jeudi 21 novembre devant une salle comble, le concert clermontois du « Eden Tour » a démarré depuis à peine 4 mn (le temps d'envoyer en guise d'intro le bien-nommé « Au commencement »), mais nous on sait déjà qu'on s'en souviendra toujours. « Nous » : 32 élèves et 4 profs du lycée St-Géraud d'Aurillac, dispersés dans la foule entre fosse et gradins, mais réunis à cet instant-là par une même émotion partagée, dans laquelle on trouve aussi pas mal de fierté, il faut bien le dire. Etienne Daho, l'ex-idôle des 80's devenu Parrain de la Pop en France (c'est comme ça qu'on dit dans la presse spécialisée, qui le tient en très haute estime), honore la promesse qu'il a faite aux élèves une poignée d'heures plus tôt, devant un public clermontois qui doit se demander ce qu'on a fait pour mériter un tel hommage.

Retour en arrière... 16h pile, le car nous dépose devant la Coopé, après 2h30 de trajet. Non, plus en arrière : lundi 2 septembre, jour de Rentrée scolaire, on présente aux élèves les grandes lignes du projet. Non, avant ça encore : mars 2019, le site de la Coopé annonce un concert d'Etienne Daho pour le 21 novembre prochain. C'est encore loin, mais c'est ce jour-là que tout démarre, par un geste de l'ordre du réflexe : on commence par vérifier que ça tombe en semaine et hors vacances scolaires. On veut être certain qu'on sera disponibles avec les élèves, avant de mettre la machine en marche. Parce qu'une fois confirmé sur le calendrier que tout colle, on sait ce que ça veut dire : on ne pourra plus reculer.

La chasse au Daho

S'attaquer à Daho, ça fait des années qu'on en rêve. Depuis 2003, peut-être, qui correspond à notre première collaboration avec la Coopérative de Mai. A l'époque, on s'était lancé dans un gros travail graphique autour de Bashung. Depuis, l'homme en noir s'est barré avec Gaby, Joséphine et les autres, et nous on a continué à travailler avec la Coopé, accumulant les projets exaltants comme autant de jalons mémorables dans une

vie de prof : Daniel Darc (autre disparu qui nous était vraiment cher), Jane Birkin, Mickey 3D, les Wampas, Oxmo Puccino, Charlotte Gainsbourg, Catherine Ringer, Miossec, Philippe Katerine, Dominique A, Gaëtan Roussel... Et la jeune garde d'ici : Fauve, Lescop, La Femme, François & the Atlas Mountains... Et puis quelques héros d'ailleurs : Jon Spencer, Shellac, Jacco Gardner, The Dandy Warhols... Et même une icône majestueuse de l'histoire du rock, la grande Patti Smith, en 2011... A chaque fois, on vient à la Coopé avec un cadeau préparé en amont, une production graphique inspirée par les chansons de ces artistes qui font la bande-son de notre vie. Mais il manquait Etienne Daho à notre tableau de chasse (un bien vilain terme pour qualifier nos rencontres tout sauf belliqueuses). Daho, guetté à chaque tournée, abandonné autant de fois pour incompatibilité de dates. Et aussi, un peu, on doit bien l'admettre, parce qu'on n'osait pas vraiment y aller. Daho, ça fait trop longtemps qu'il est là, trop longtemps qu'on l'écoute, on a lu trop d'histoires sur lui, il a pris trop de place dans notre paysage pour l'aborder comme un artiste *de plus*. Pour le dire simplement : se retrouver en face de lui, ça fait un peu peur, quand même. « Il n'est pas de hasard, il est des rendez-vous, pas de coïncidence... » soutient Daho dans « Ouverture ». Il faut croire qu'on devait attendre tout ce temps.

On met la Coopé sur le coup avant l'été, histoire de partir en vacances l'esprit serein. C'est par un mail envoyé à Didier Veillault (le boss) que ça se joue, un mail qui dit en substance : « Daho le 21 novembre, comptez sur nous, et nous on compte sur vous ». Comprendre : « on se pointe avec un beau travail, promis, et vous, on vous fait confiance pour nous négocier une rencontre avec le bonhomme ». Côté Coopé, on est sur un boulevard : ils ont toujours fait le job, et bien plus que ça, obtenant des managers les plus protectionnistes des faveurs inespérées, merci Didier ! En ce qui concerne le boulot, là c'est autre chose : il va falloir motiver les élèves comme jamais.

Ceux-là, on ne peut pas dire que le nom d'Etienne Daho les fasse sauter au plafond. La plupart ne connaissent pas ; les autres croient savoir que ça plait à leur maman et on n'a pas l'impression que ce soit un bon signe ; une dernière admet l'avoir vu en concert sur un festival, mais elle était là pour Orelsan qui lui succédait sur la même scène... Bon, bon, bon, pour l'enthousiasme on repassera... Mais qu'à cela ne tienne, il en faut plus pour nous arrêter. Et au fond, on sait bien qu'on les aura à l'usure. Comme toujours...

Eden Park

Le lundi 2 septembre, c'est la Rentrée et nous, qui avons mis au point notre plan d'attaque avec les copains-collègues, on est à fond. Le matin, c'est accueil, paperasse et compagnie mais dès 13h, c'est parti. On réunit les deux classes désignées pour participer au projet, 1^{ère} Bac Pro Communication Visuelle Pluri-Média et 1^{ère} BMA Décor Graphique, et on les briefe : Etienne Daho, 21 novembre, Coopé, c'est quoi qu'on attend, qui c'est qui fait quoi, c'est comment qu'on va s'y prendre. Il y a bien encore quelques incertitudes dans la stratégie, mais on sait à peu près où on va... En attendant que tout ça se précise (c'est la Rentrée pour nous aussi, hein, on a besoin de s'échauffer), on regarde tous ensemble un chouette docu assez récent, « Etienne Daho, un itinéraire pop moderne », qui balaie toute la carrière du chanteur. Truffée d'images d'archives assez savoureuses, c'est une entrée en matière qui fait la part belle à la musique et aux commentaires de Daho himself sur son parcours, un genre de préliminaire avant de passer aux choses sérieuses. Parce que dès les jours suivants, les vacances sont bel et bien finies, on se met au boulot.

Tout le travail porte sur l'album « Eden », qui date de 1996. Mal aimé, mal compris à sa sortie, c'est un échec commercial. Pourtant, Daho confesse un attachement profond pour « Eden », qui le pousse aujourd'hui, plus de 20 ans après, à rejouer l'intégralité de cet album au cours d'une tournée de prestige qui passe par une quinzaine de villes, dont Clermont-Fd. On concentre donc nos forces sur les morceaux d'« Eden », et il y a de quoi faire. Sur des rythmes qui alternent électro, bossa, envolées orchestrales et incursions technoïdes, Daho livre des textes à la fois sensuels et oniriques, qui sont autant de variations autour de l'amour libre, et libéré, mix de fantasmes et de rêveries hébergés dans un jardin idéal, une jungle primitive qui donne son titre à l'album. Hum, pas facile-facile à mettre en image... On va devoir faire dans la suggestion, évoluer dans un registre poético-érotique qui ménage une part d'interprétation au regardeur, et ça ressemble un peu à un terrain glissant.

Coups de crayon

Les Bac Pro, on leur réserve un gros morceau : la conception et confection d'un coffret très collector réunissant 15 images sérigraphiées, correspondant à la set-list de la tournée, soit les morceaux de l'album « Eden » complétés par quelques titres enregistrés avec le groupe anglais St-Etienne, publiés en 1995 sous le titre « Réserrection » (sic), tout un programme... Evidemment, pour éviter que ça parte dans tous les sens, on impose quelques règles du jeu (un format carré, pas plus de deux couleurs) et surtout un style graphique, inspiré par l'univers de Ben Goss. Ben Goss, c'est un artiste australien qu'on découvre dans un gros bouquin édité chez Taschen, qui présente un panorama mondial de l'illustration contemporaine. Ce qui nous plaît chez lui, c'est la stylisation des formes, la souplesse du dessin, le travail en silhouette qui privilégie les masses de couleurs plutôt que les contours. Pas de perspective, pas de profondeur, des surfaces traitées « à plat », et des disproportions anatomiques qui autorisent une approche très fluide de la figuration, pas si éloignée que ça des papiers découpés de Matisse. On impose l'usage du pinceau, qui amène les élèves à libérer leur trait, recherchant la sensualité des pleins et déliés, bavures et tremblements compris, plutôt que la perfection froide de l'outil informatique, qui leur est plus familier. La figure humaine en sort indéfinie, entretenant un flou identitaire (homme ? femme ?) qui rejoint les mystères savamment entretenus par les textes très intimes d'un Daho pour le moins décomplexé. Les chansons sont attribuées au hasard à chaque élève, chacun(e) contraint de se dépatouiller avec des mots tantôt explicites, tantôt énigmatiques, des nuances subtiles, des références cryptées. Un fil conducteur, toutefois, tisse un lien salvateur auquel on peut se raccrocher : la rencontre amoureuse et son accomplissement, dans l'écrin d'un paradis originel envisagé comme un Eldorado (Eldora-daho, en l'occurrence).

Dire que le travail coule de source serait abusé. Les élèves en bavent, aux prises avec des outils (encre et pinceau) qui ne sont pas de prédilection, et une marge de liberté qui, assez logiquement, les plonge dans l'embarras, eux qui ont l'habitude de répondre à un cahier des charges synonyme d'un certain confort, finalement. Là, confrontés à la page blanche, c'est autre chose. « Les » pages blanches, doit-on préciser, tant les feuilles se noircissent au fil des recherches, un mal nécessaire pour apprivoiser un traitement graphique très éloigné de leur propre culture (Manga et Comics, pour faire court). Privés d'internet et de Photoshop, c'est dans la caboche et sur le papier qu'il faut trouver des ressources et ça, ce n'est vraiment pas un cadeau qu'on leur fait. La première séance, tout le monde patine un peu dans la semoule (nous avec), mais en fin d'après-midi quelques pistes émergent. Des propositions affluent, des solutions s'esquissent, on

entrevoit à quoi ça pourrait ressembler. On s'appuie sur ces quelques images-référence comme sur une béquille : voilà ce qu'on attend, c'est vers ce genre de choses qu'il faut tendre. Des élèves réussissent à choper le truc, quand d'autres ont plus de mal. Question de maturité, mais aussi d'envie, d'investissement.

Le processus est long, parfois laborieux, mais nous on est obligés de pousser à la roue car le temps presse : on a trois semaines pour faire émerger nos quinze images, ça fait court mais on n'a pas le choix, les élèves partent en stage dès le mois d'octobre et on doit boucler cette partie-là du projet avant Toussaint. C'est que derrière, il faut se garder un délai d'impression pour les dessins : la sérigraphie, c'est bien beau, mais ça prend du temps. Alors on leur met la pression, aux élèves, on les encourage à bosser entre les cours, le soir à l'internat, pourquoi pas le week-end, en estimant que le jeu en vaut la chandelle. Certains s'engagent, d'autres moins. On fait avec, pas bien le choix. Des fois, il suffit d'un déclic pour amorcer la pompe : une inspiration subite, un croquis qui en amène un autre, et c'est toute l'image qui se met en place, d'un coup, après plusieurs heures de blocage. On voit des visages qui s'éclairent, des gars et des filles qui se (re)-mettent au boulot, soudain galvanisés. Dans ces moments-là, on sait que c'est gagné.

Coups de cutter

Pendant ce temps-là, ça ne chôme pas non plus du côté des BMA (Brevet des Métiers d'art). C'est une petite promo (8 élèves), mais il est des PME tout aussi compétitives que certaines multinationales. La nôtre a sa propre mission à mener, et c'est du sur-mesure. Alignés sur leur référentiel professionnel (Décor graphique, pour rappel), nos huit loustics quittent le rivage de la 2D pour s'aventurer dans le volume : des maquettes en carton découpé, façon théâtre d'ombres, avec des plans successifs qui coulissent et qui s'animent pour occuper l'espace. La finalité : filmer ces maquettes en mouvement pour alimenter un vidéo-clip très graphique librement inspiré par une chanson de l'album « Eden ». Après concertation, le choix se porte sur « Un serpent sans importance », un titre électro-pop qui pulse, où l'on croise au hasard des couplets un Adam en quête d'Eve(s), un arbre de la connaissance qui porte la pomme de tous les dangers, quelques péchés capitaux offerts au passant et un bestiaire fantasmagorique bien fourni, bref, de quoi nourrir la créativité de la classe et nous réserver quelques surprises. Avec les jungles imaginaires du Douanier Rousseau en ligne de mire, les élèves entreprennent de traduire cette drôle de cérémonie païenne en paysages artificiels, garnis de motifs végétaux, silhouettes humaines et animales, jeux de masques et parois escamotables qui révèlent et dissimulent tour à tour leurs secrets.

Le travail de conception est exigeant, qui doit prendre en considération l'intervention cruciale de la lumière, ingrédient majeur qui viendra souligner formes et contreformes au moment du tournage, et projeter sur l'arrière-plan des ombres portées qu'on espère photogéniques. L'étape qui suit, celle de la découpe et de la mise au point des dispositifs d'animation, exige une minutie de tous les instants. Armés de cutter et d'une bonne dose de patience, nos fines lames rivalisent de dextérité pour ajourer les fines couches de carton dont les chutes jonchent bientôt le sol de l'atelier. Sur les tables, par contre, c'est limpide : les maquettes prennent forme, comme autant de scènes de théâtre miniatures (tout est relatif : les pièces ne font pas loin d'un mètre d'envergure, tout de même) et s'enrichissent de jour en jour, sous le regard interloqué et admiratif des autres classes, venues en curieuses. C'est que le résultat fait son petit effet, provoquant l'envie furieuse de voir rapidement ce que tout ça donne à l'écran...

Le tournage, un peu bousculé pour cause de calendrier serré, est mené tambour battant par un collègue chevronné. Transportées avec les précautions d'usage pour ne pas être endommagées, les maquettes sont installées dans une pièce opaque, et filmées dans le noir complet. Un spot de lumière directionnelle est utilisé pour isoler des espaces, révéler des détails cachés, souligner tel profil opportun ou faire émerger du clair-obscur une silhouette suggestive. Appliquant des procédés expressionnistes, les ombres s'allongent, s'étirent, se déforment, donnant corps aux visions tourmentées d'un narrateur en mal d'amour. La magie du montage fait le reste, alternant apparitions-surprise et dissimulations fugitives dans un balayage continu de faisceaux lumineux en mode exploration. Synchronisé sur le phrasé chuchoté d'un Daho en flagrant délit de confessions intimes (« Je veux qu'on m'aime, je veux qu'on m'aime »), le regard circule entre les parois de couleurs comme dans un labyrinthe hypnotique, forêts de papier où il fait bon se perdre. C'est beau et mystérieux à la fois, plus sombre qu'on l'avait imaginé, mais ce n'est pas pour nous déplaire et à l'écran, le charme opère. Le film s'achève sur un rideau cramoisi qui tombe sur le petit théâtre des BMA : chapeau bas.

Une, deux, trois couleurs

A la rentrée de Toussaint, on est déjà début novembre et il reste un ultime chantier à boucler, qui nous tient à cœur : l'affiche du concert, tirage limité en sérigraphie devenu, depuis 2015, notre nouveau dada. Equipés d'une table à imprimer transportable, fabriquée au lycée avec les moyens du bord, on a pris l'habitude de débarquer à la Coopé avec armes et bagages (écrans, encres, stock de feuilles vierges), pour sérigraphier à tour de bras une affiche-souvenir préparée en amont. L'impression se fait en direct-live et surtout en public, un dispositif riche en adrénaline qui oblige les élèves à travailler vite et bien, dans des conditions souvent inconfortables (cohue, pénombre, stress), mais c'est ça qui est bon... Pas question de louper le coche avec Daho, même si le forcing sur le coffret de sérigraphies n'a pas ménagé nos troupes. Loin de baisser les bras, on cueille les élèves à leur retour de stage pour remettre le couvert. Cette fois, les consignes ressemblent davantage à un travail de commande classique (ce qui ne veut pas dire fade ou facile) : on leur propose une variation autour de la pochette de l'album de 1996 (un portrait frontal, naturel, ensoleillé), enrichie de motifs végétaux évoquant le fameux « Eden » originel (plantes exotiques, tapisseries florales, et autres lianes tortueuses). Pas mal de textes à placer (Etienne Daho / Eden Tour / La Coopérative de Mai, etc.), pas le point fort des élèves, en général (normal, c'est ce qu'il y a de plus dût) ; et les contraintes de la sérigraphie à respecter : pas de nuances, pas de dégradés, pas de détails trop fins non plus, que nos écrans auront du mal à supporter.

Des affiches comme ça (des *gig-posters*, comme on dit dans le jargon des graphistes rock), on en a fait près d'une cinquantaine, en 5 ans, qui commencent à constituer une belle petite collec'. Jusqu'ici, on imprime en 2 couleurs, parce que les calages se font à la main, feuille après feuille, et aussi parce que 2 couleurs, si c'est bien géré (à commencer par exploiter le blanc du papier comme une troisième couleur), ça suffit pour faire une belle image. Chez SG Factory (asso hébergée au lycée mais indépendante financièrement), on a le sens de l'économie, un principe hérité du Do It Yourself cher aux structures fragiles. Mais là, pour Daho, on fait une exception : on s'autorise une 3 couleurs. On ne se/lui refuse rien. Ça veut dire un écran de plus à insoler (passons sur les détails techniques), un passage d'encre supplémentaire à gérer, et des calages encore plus rigoureux à opérer. Si on ne le fait pas pour Daho, on ne le fera pour personne, voilà

ce qu'on se dit. Non, vraiment, on ne pourra pas dire qu'on l'a jouée « petit bras », cette partie-là.

Le mardi 19 novembre, à 18h, soit moins de 48h avant le jour J, après avoir emprunté des heures à un collègue compréhensif parce qu'on est à la bourre, on récupère in extremis les fichiers définitifs de l'affiche, une composition en jaune/bleu/noir qui en jette, et qui a mobilisé les efforts conjugués de deux élèves opiniâtres. On prépare les écrans à 9h le lendemain. On imprime le Jaune sur 130 feuilles dans la foulée, juste à temps pour finir à midi. La couche de Bleu, on l'imprime le jeudi matin, trois heures à peine avant de monter dans le bus qui doit nous amener à Clermont. A 11h, on constate que les premiers tirages sont secs : on décide d'imprimer la 3^{ème} et dernière couleur (le Noir) sur une trentaine d'exemplaires, histoire de tester l'écran et de voir ce qu'elle donne, notre affiche, une fois achevée. Ça nous permet aussi d'avoir quelques exemplaires à offrir à Etienne Daho (qu'on doit voir dans l'après-midi), sachant que le gros du stock ne sera imprimé qu'en début de soirée, sur place, au moment où les portes de la Coopé ouvrent au public. Matinée complètement *speed*, il n'y a pas d'autres mots.

Coup de chaud

A 13h30, le bus quitte Aurillac, chargé de 32 élèves, 4 profs, 36 pique-niques, 10 coffrets de 15 sérigraphies, 130 affiches à peine sèches dont 100 encore incomplètes, 1 table à imprimer, 2 écrans pour le Noir (on prévoit toujours un écran de secours, au cas où), un pot d'encre noire, une racle, un stock de pinces-à-linges pour faire sécher les tirages, et une excitation palpable dans les rangs.

16h pile, le car nous dépose devant la Coopé, après 2h30 de trajet. Nous y voilà... A partir de là, tout ce qui suit, c'est une série d'évènements sur lesquels on n'a plus vraiment la main, et qu'on traverse comme on peut, en essayant juste de faire bonne figure. Ça commence par un vent de panique : la rencontre était calée vers 17h, finalement elle va se faire là, maintenant, tout de suite. Pas le temps de se poser, on fait rentrer les élèves au Club, et on installe tant bien que mal les travaux sur le bord de la scène, comme c'était prévu... mais dans la précipitation. Quinze petits supports métalliques pour présenter nos quinze sérigraphies, alignées côté-à-côte, avec quelques exemplaires du coffret cartonné qui les abrite, lui aussi sérigraphié (*Eden Daho*, frappé en lettres noires manuscrites, très sobre). On présente aussi notre fameux *gig-poster* en trois couleurs, accompagné des écrans qui ont servi à l'impression. On confie le clip du « Serpent » à un technicien de la Coopé, qui fait un test de projection sur l'écran installé en fond de scène. On a le son, on a l'image, ça baigne, le film est recalé au début, prêt à partir... Tout est prêt. On a même apporté l'intégrale des croquis et dessins préparatoires des Bac Pro (plusieurs centaines de feuilles reliées en carnets), et des photos des maquettes des BMA, pour montrer à quoi ça ressemblait, en vrai. « C'est bon ? Vous êtes prêts ? On peut aller chercher Etienne ? », qu'on nous demande... Euh, oui, non, d'accord... Zéro décontraction, fébrilité partout, c'est le feu : pas le temps de tergiverser, Etienne Daho arrive par le fond de la salle, avec son équipe de Prod et Didier Veillault. Ce coup-ci, c'est parti...

Coup de cœur

Difficile de raconter le reste : c'est une séquence complètement à part, un moment suspendu au cours duquel on ne maîtrise pas tout, à commencer par ce qu'on bredouille, ultra intimidé, en réalisant à peine ce qui est en train de se passer. Parler à Etienne Daho

avec plein de monde tout autour, on a beau s'y préparer, ça fait quand même bizarre. Lui est tel qu'on le voit à la télé : élégance rock, très classe, poli, souriant, réservé, presque gêné, très attentif à ce qu'on lui dit, à ce qu'on lui montre. N'empêche, on n'en mène pas large. Quelques élèves téméraires, qui ont préparé consciencieusement leur intervention avec la prof de Français, prennent la parole à tour de rôle... Ils/elles s'en sortent plutôt pas mal, se succédant pour faire leur speech, et on sent Daho à la fois amusé et attendri devant ces lycéen(ne)s qui font le job en s'appliquant. Il écoute, très impliqué. Il parle doucement, avec cette voix feutrée qu'on reconnaît tout de suite. Il feuillète avec curiosité les carnets de croquis qui lui sont proposés. Il se dirige vers les sérigraphies alignées sur le bord de la scène, et nous on a le palpitant qui chauffe parce qu'à sa façon de se pencher pour les voir de près, on voit bien qu'elles lui plaisent vraiment, nos petites images. Il murmure des remerciements, des mots de félicitation qui nous vont droit au cœur, on le sent vraiment touché par ce travail, un peu bluffé aussi, parce qu'il ne savait pas trop à quoi s'attendre et qu'il est épaté devant ce qu'il découvre. C'est lui qui le dit, et on le croit parce que ça ne sent pas la pause affectée ni le discours de promo bien rôdé. On est dans autre chose, dans un échange bienveillant, plein de respect et de timidité réciproque, qui correspond à la réputation de Daho telle que renvoyée par tous ceux qui l'ont approché. Daho n'est pas qu'un grand monsieur de la Pop en France, c'est aussi un vrai type bien.

On lui propose de regarder la vidéo, il ne se fait pas prier, tout surpris d'apprendre qu'il y a *aussi* un film. C'est parti pour trois petites minutes de projection... « Le Serpent » offre un bref instant de répit, et de recul. Juste assez pour respirer un peu (parce que faut pas croire, mais on est sous pression constante ce jeudi-là), et savourer la situation, qui vaut des points. Etienne Daho ne quitte pas l'écran des yeux, on le regarde discrètement, en se disant qu'on est quand même en train de vivre un moment de grâce.

Applaudissements spontanés au moment du générique de fin. On peut dire que les BMA n'ont pas fait le voyage pour rien et on est contents pour eux. Cerise sur le gâteau, on termine avec le *gig-poster* de la soirée, en expliquant que le tirage se fera ce soir, sur place, avec le matériel apporté spécialement d'Aurillac. On confesse que d'habitude, on se limite à deux couleurs mais que pour lui, on a poussé le curseur un peu plus loin. Il ne peut pas nous refuser une petite faveur : une sérigraphie dédiée pour le lycée, quelques vinyles aussi à signer, « Blitz » pour l'un, « La Nuit La Nuit » pour un autre, ou encore la réédition de « Eden » ou « Bleu comme toi » en 45 tours, toute une époque... Il s'acquitte patiemment de la tâche, et propose quelques photos de groupe avec la classe, tout sourire au milieu des lycéens... Avant de partir, les bras chargés (cinq tirages de l'affiche, trois coffrets de sérigraphies), il nous fait deux promesses qu'il tiendra : « le concert de ce soir à la Coopé, c'est à vous que je veux le dédier » et « on se revoit juste après, pour boire un verre tous ensemble », rien que ça.

Daholympien

Quelques heures plus tard, donc, devant une Coopé pleine à craquer : « Cet après-midi j'ai rencontré les élèves d'un lycée... » et on connaît la suite, qui nous dresse les poils sur les bras à chaque fois qu'on re-visionne la séquence, qui n'a pas mal circulé sur les réseaux sociaux. Sitôt le concert (épique) achevé, les 120 sérigraphies partent comme des petits pains, avec des élèves pas peu fiers devant la ruée engendrée sur le stand SG Factory. On est encore dans le feu de l'action quand le tourneur nous retrouve au Club : « Etienne vous attend, il aimerait revoir les élèves avant votre départ »... On rejoint dans la Grande Salle désormais vide un Daho fatigué mais visiblement heureux, qui fait

apporter des boissons pour tout le monde et nous congratule encore, tandis que les techniciens s'affairent pour démonter le plateau. On se sépare, radieux comme jamais. Quand on remonte dans le bus, on est encore là-haut, quelque part vers l'Eden.

Dans les jours qui suivent, on ne redescend pas : on retrouve nos sérigraphies postées par Daho sur son compte Instagram ; le gig-poster en photo sur le facebook officiel ; Daho lui-même qui raconte sa journée à Clermont et sa « stupeur » en découvrant le travail made in St-Géraud (« Incroyable. C'est vraiment très beau et très touchant. Ils sont intimidés et moi je le suis aussi par tant de travail et de talent ») ; le vidéo-clip, aussitôt transmis à la Prod, aussitôt mis en ligne... Et, à chaque fois, des mots de remerciements, le nom du lycée, et même celui des élèves... Et des centaines de « like », des partages en veux-tu-en-voilà, des commentaires enthousiastes, des demandes pour commander un exemplaire de la sérigraphie... On mesure à quel point Etienne Daho est entouré d'une vraie affection par ceux qui le suivent. On entrevoit pourquoi. Il y a une générosité chez lui, sans filtre, désintéressée, qui force le respect. On peut résumer ça de bien des façons, pour nous ce sera celle-là : la grande classe.

Quand on revient au bercail après une telle expédition, finalement, on en arrive à se dire que si c'est ça le boulot, alors on n'est pas si pressé que ça d'être à la retraite...

« Soudain, je me sens le cœur léger, léger / presque trop heureux à en crever / c'est bête, c'est un sentiment merveilleux / comme si j'avais acquis / un p'tit bout d'paradis... »

« Soudain », album « Eden », 1996

CREDITS

Coffret sérigraphie + gig-poster : 1^{ère} Bac Pro CVPM

Encadrement : Sylvie Glatz et Fred Le Falher

Maquettes « Un serpent sans importance » : 1^{ère} année BMA Décor Graphique

Encadrement : Audrey Guinet et Bruno Verger

Images et montage vidéo-clip : Manuel Couette

REMERCIEMENTS

Le Rectorat de Clermont-Fd et la Drac, partenaires du jumelage entre le lycée St-Géraud et la Coopérative de Mai

Didier Veillault et toute l'équipe de la Coopé

Etienne Daho